

Les passeurs de passé

Pascale Guéricolas

Number 139, Winter 2014

Mémoire en séries

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guéricolas, P. (2014). Les passeurs de passé. *Continuité*, (139), 26–29.



Source : Musée Marius-Barbeau, coll. Paul Giguère



Photo : Pascal Huot

Les passeurs de

par Pascale Guéricolas

Sans les dons des collectionneurs, les salles d'exposition seraient bien vides. Si plusieurs de ces passionnés contribuent à forger notre héritage collectif dans les boutiques encombrées des antiquaires, c'est dans les musées qu'ils mènent leur dada à son aboutissement : la transmission.

Si vous déambulez dans un musée qui n'a que ses acquisitions à offrir au public, votre visite tournerait court rapidement. C'est que les moyens limités de ces institutions, publiques ou privées, freinent leurs achats. Heureusement, les legs et les donations de passionnés de culture et de patrimoine compensent largement : au Québec, ils représentent 90% des collections muséales.

La constitution d'un large pan de notre patrimoine repose donc sur les recherches et les négociations des amateurs de tirelire, de monnaies, d'armoires, de courtepointes. Des objets qui, par leur diversité, témoignent de l'identité éclatée de la société québécoise.



Photos: Perry Mastrovito



Source: Benoît Rochefort

passé

« Les collectionneurs privés sont souvent les premiers à percevoir l'intérêt d'un objet, qui devient ensuite un élément du patrimoine, fait remarquer l'historien Patrice Groulx. Au Québec, le mouvement a débuté au XIX^e siècle, puis les collections sont devenues en partie publiques; l'État en a acheté plusieurs au milieu du XX^e siècle afin de les exposer dans les premiers musées. »

DU PRIVÉ AU MUSÉE

Les musées ouvrent-ils pour autant grandes leurs réserves aux collectionneurs prêts à se départir de leurs objets? Pas du tout, nuance Christian Denis, conservateur au Musée de la civilisation. Il évalue que son institution retient moins de 5% des propositions des particuliers, malgré que les sollicitations n'aient jamais été aussi importantes. « Plus les années passent, plus le goulot se resserre autour des objets,

note-t-il. À ses débuts, le Musée de la civilisation a dû faire du rattrapage pour combler son retard dans certains secteurs. Récemment, nous avons actualisé notre collection d'objets industriels, après avoir complété notre section héritage et ruralité. »

Diverses initiatives ont vu le jour pour amener les collectionneurs à comprendre que les musées ne constituent pas les uniques dépositaires du patrimoine collectif. Parmi elles, Patrimoine à domicile, créée en 1996 et coordonnée par Christian Denis, a permis pendant plusieurs années à des amateurs d'objets de bénéficier d'une évaluation et de conseils des conservateurs du Musée de la civilisation.

D'autres institutions tiennent des rencontres avec les collectionneurs pour pouvoir jeter un coup d'œil à leurs trésors. C'est le cas du Musée Marius-Barbeau de Saint-Joseph-de-Beauce, qui a compris l'intérêt que représentent les amateurs qui amassent fébrilement des images religieuses ou des coffres en bois. Si certains objets constituent des pièces

La passion d'amateurs d'objets en tous genres a permis de constituer un large pan de notre patrimoine.

intéressantes à conserver pour la collectivité, ils permettent aussi d'établir un dialogue avec le collectionneur. « Nous organisons des salons dans la MRC Robert-Cliche, en Beauce, pour permettre aux résidents de différentes municipalités de venir nous présenter des échantillons de leurs collections, explique Isabelle Veilleux, responsable des collections au Musée Marius-Barbeau. C'est une façon de leur faire connaître notre musée et de nouer des liens avec eux, car les questions de succession en inquiètent plusieurs. Ils savent que nous pourrions éventuellement accepter quelques-uns de leurs objets si leur descendance n'en veut pas. »

SE CONCERTEUR POUR MIEUX CONSERVER

Très sollicités par les donateurs (en raison notamment du vieillissement de la population et du legs des biens des



Pour établir un premier contact avec les collectionneurs, le Musée Marius-Barbeau organise des salons où ils peuvent présenter leurs pièces.

Photo : Musée Marius-Barbeau

communautés religieuses), les musées doivent se montrer sélectifs devant les pièces qui leur sont proposées. « Nous devons maintenant réfléchir aux pratiques à adopter pour mieux diriger les dons et développer des collections plus fortes », relate Michel Perron, directeur de la Société des musées québécois (SMQ). Il y a quelques mois, celle-ci a lancé une consultation afin de connaître l'intérêt de ses membres à collaborer davantage à des échanges entre institutions. Beaucoup ont dit souhaiter apprivoiser cette pratique de collectionnement concerté qu'ont adoptée plusieurs institutions à travers le monde. Si les musées collaboraient davantage, les collectionneurs auraient la chance de donner leurs objets à l'institution qui les mettrait le mieux en valeur. Et on éviterait la dispersion de collections refusées par des musées pour cause d'incompatibilité avec leur mission.

RAPATRIEMENTS PETITS ET GRANDS

Malgré tout, des objets exceptionnels se fraient un chemin jusqu'aux institutions. Les rares dons d'objets amérindiens n'empêchent pas le Musée de la civilisation d'obtenir des pièces spectaculaires, rapporte la conservatrice Marie-Paule

Robitaille, qui y est spécialiste de l'art inuit. « Il y a sept ans, on nous a donné le fusil de Poundmaker, un grand chef cri qui a défendu son peuple contre la milice canadienne. Il l'avait offert en 1885 au juge Joseph-Alphonse Ouimet. Un des descendants du juge nous l'a légué, après l'avoir vu trimballé d'une garde-robe à l'autre toute sa vie. Il voulait être sûr que cette pièce importante de son patrimoine familial soit vraiment protégée. C'est époustouffant d'avoir en main un tel élément d'histoire ! » On trouve aussi des trésors dans la célèbre collection Coverdale, du nom de l'homme d'affaires qui a présidé l'entreprise navale Canada Steamship Lines entre 1922 et 1949. Cet Ontarien d'origine résidant à New York a rassemblé au fil des ans un nombre impressionnant de tableaux, de meubles anciens, d'objets archéologiques amérindiens et de pièces artisanales afin de meubler les hôtels-musées de la compagnie, comme le Manoir Richelieu ou l'Hôtel Tadoussac. Acquisée dans les années 1960 par le gouvernement du Québec, cette collection est considérée comme un trésor national, raconte Nathalie Hamel dans *La collection Coverdale. La construction d'un patrimoine national* (Presses de l'Université Laval, 2009). « William H. Coverdale fut l'un des premiers collectionneurs à s'intéresser à l'artisanat rustique et à l'archéologie. Il a même dirigé un chantier de fouilles à Tadoussac », atteste l'ethnologue. En acquérant cette collection, les institutions publiques ont en quelque sorte adhéré à la vision culturelle du Québec de William H. Coverdale, contribuant à façonner une certaine idée du patrimoine d'ici.

Certes, tous les dons n'ont pas une telle charge patrimoniale, mais nombreux sont ceux qui contribuent à bâtir l'identité culturelle québécoise. En témoignent les outils anciens, les images religieuses, les factures de commerçants, les catalogues de magasins que collectionnent des passionnés, à l'affût des ventes-débaras ou des maisons vendues par des personnes âgées.

Paul Giguère, un contremaître de Saint-Joseph-de-Beauce, s'enflamme depuis quelques années pour la céramique décorative fabriquée dans une usine de sa ville entre 1943 et 1989. « Il m'arrive de passer des nuits sur Internet à regarder des pages et des pages de catalogues, à la recherche de belles pièces, confie-t-il. J'ai même acheté un vase à tulipes à un antiquaire de Philadelphie, car je voulais



Photo : René Bouchard, MCO

Valeur identitaire

Connaître le contexte historique entourant un objet est parfois nécessaire pour mieux en estimer la valeur. Un exemple ? Entre 1817 et 1821, les abbés Philippe et Louis-Joseph Desjardins ont vendu au Séminaire de Québec et à plusieurs fabriques de la province des scènes plutôt sombres du *Nouveau Testament* et de la Passion du Christ. *A priori*, ces tableaux présentaient un intérêt artistique limité. Les peintres qui avaient produit ces quelque 180 grands formats ne figuraient pas parmi les artistes les plus appréciés de

l'époque. Par contre, les répercussions qu'ont eues ces œuvres sur l'identité culturelle québécoise sont considérables, comme le précise le conservateur Vincent Giguère, du Musée de la civilisation. « Au début du XIX^e siècle, les habitants du Bas-Canada ne disposaient pas de tableaux à admirer ou à copier. Ces scènes inspirées de l'histoire religieuse ont permis aux paroissiens d'accéder enfin à l'art, et aux peintres de développer leur savoir-faire. » Le peintre Joseph Légaré s'est d'ailleurs servi de cet ensemble de tableaux pour bâtir son œuvre et sa propre collection, ce qui l'a amené à ouvrir la première galerie d'art du Canada en 1833, à Québec. Les toiles du fonds Desjardins appartiennent désormais au Musée de l'Amérique française, situé dans le Vieux-Québec.

absolument qu'il revienne au Québec.» Un des céramistes de l'usine avait offert cet objet en forme d'amphore en cadeau de noces à une ouvrière qui allait se marier aux États-Unis. Soixante ans plus tard, la pièce a fait le voyage inverse et trône maintenant au Musée Marius-Barbeau de Saint-Joseph-de-Beauce. Les quelques céramiques que Paul Giguère a données au musée illustrent un pan de l'histoire économique de ce coin du Québec, marqué par une industrie qui a fait vivre de nombreuses familles. C'est à ces artisans que le Beauceron pense lorsqu'il découvre de nouvelles pièces sur des forums de collectionneurs ou dans des encans. Pour lui, rapatrier ces bibelots constitue un hommage à ceux qui ont pris soin de les fabriquer.

Quant à Benoît Rochefort, antiquaire à Sainte-Eulalie, dans la région des Bois-Francs, il se souviendra longtemps de son voyage vers la Floride il y a quelques années. «On s'est arrêtés par hasard à Nashville, dans une exposition-vente, raconte ce féru de meubles anciens. Là, je



suis tombé sur une chaise tournée Louis XIII, détenue depuis 20 ans par un antiquaire du Vermont qui l'avait achetée dans un encan à Sherbrooke.» Les 18 500\$ demandés n'ont pas été un obstacle pour cet amateur éclairé, qui a reconnu dans l'objet le savoir-faire de la première école d'ébénisterie de la colonie, qui avait pignon sur rue à Québec. La chaise pourrait éventuellement figurer dans la collection du Musée de la civilisation, si les discussions entamées aboutissent. «Une telle pièce de notre patrimoine doit rester au Québec», conclut l'antiquaire.

■ *Pascale Guéricolas est journaliste.*

Le fusil du grand chef cri Poundmaker compte parmi les objets exceptionnels qui se sont retrouvés au musée après avoir été longtemps conservés chez un particulier.

Photo: Idra Labrie – Perspective, MCQ

L'entente de développement culturel soutient la diffusion de ce magazine dans les institutions d'enseignement de la région de Québec.

Entente de développement culturel

VILLE DE QUÉBEC

Centre de communications et de concertation régionale Québec

Musée J. Armand Bombardier

LA VIE et l'œuvre
de l'inventeur et entrepreneur valcourtois

Visite du musée **7\$** par adulte

forfait musée+usine
VIVEZ LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Sur réservation seulement **12\$** par adulte

TOUS LES JOURS, DE 10 H À 17 H | museebombardier.com
1001, avenue J.-A.-Bombardier, Valcourt | **450 532-5300**